

# Le problème des écoles de villes

*La question, nous l'avons marquée bien des fois, est extraordinairement complexe et les solutions à envisager varient étrangement selon les milieux, les locaux, la surcharge des classes, l'état d'esprit des collègues.*

*Nous continuerons à apporter ici des témoignages et des expériences qui nous aideront peut-être un jour à envisager un travail plus directement constructif.*

*Nous respecterons l'anonymat pour ces diverses communications pour éviter des complications à leurs auteurs. Mais nous garantissons que ces documents sont absolument authentiques.*

*Les problèmes ainsi soulevés risquent, nous le savons, d'indisposer quelques-uns de nos camarades. Nous nous en excusons et nous rappelons que nos critiques ne visent jamais l'instituteur en tant que personnalité, mais bien comme rouage d'un système détraqué dont il est victime. Dans d'autres circonstances, avec un autre matériel, avec un nombre d'élèves plus humain, avec une meilleure formation, tous ces camarades seraient heureux de travailler selon des méthodes plus efficaces. J'ai reconnu bien de fois aussi que, à leur place, je ne ferais peut-être pas mieux et que je ne saurais trop encourager et féliciter les camarades qui, malgré ces conditions si péjoratives, s'acharnent à faire un pas en avant.*

*Qu'on nous excuse donc, s'il ne nous est pas toujours possible de critiquer le système et les méthodes sans mettre en cause indirectement ceux qui en sont les ouvriers résignés et désabusés.*

C. F.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article de M. Le Baleur à propos des *Ecoles de ville*. Je suis persuadé, l'apprenant encore actuellement aux dépens de mes nerfs, que le matériel a une importance primordiale. Hélas ! savoir cela ne résoud pas la question ; la question est : comment se procurer un matériel qui, bien que calculé au plus juste prix, s'avère pourtant au-delà des moyens d'un instituteur de 5<sup>e</sup> classe chargé de famille. On a beau faire des sacrifices financiers pour sa classe ; quand on a une coopérative de classe sous-prolétarienne, alimentée par la vente de quelques journaux scolaires réalisés à grands frais par des élèves et un maître débutant dans cette technique, ou par quelques francs offerts par des enfants de mineurs, on se sent découragé. Je n'ai pas dit qu'on abandonne.

J'ai 44 garçons dans mon cours moyen 1, des enfants dont la moitié a un an d'avance, non pas qu'ils soient des génies, mais parce qu'il fallait faire de la place dans le C.E.2 pour les 55 élèves qui devaient y entrer. Avec ces enfants, j'ai entrepris le texte libre, base de notre journal. J'ai des textes assez nombreux (une douzaine par semaine). Les enfants aiment leur journal.

Mais nous n'avons qu'un limographe non automatique et qu'une salle de classe : le tirage du journal, qui a lieu en fin de journée, est lent (nous tirons à 77 exemplaires) ; il occasionne du désordre dans la classe car, si quelques élèves ont une occu-

pation (lino, 2 ; maquettes en carton, 2), les autres me posent un problème sans cesse renouvelé : comment les occuper ? Le dessine ? bien sûr, mais nous n'avons pas de couleurs. Et puis, c'est la dernière demi-heure de classe, les enfants sont bruyants, je suis à bout de nerfs, d'où le découragement. Évidemment, ces problèmes se posent parce que je n'ai pas su organiser le travail.

Il y a pire : c'est la frontière qui sépare le texte libre et le journal d'une part, et le reste du travail scolaire d'autre part. J'avoue que, parfois, je donne quelques avertissements. Je le regrette après, je me traite de mauvais maître, je me promets de ne plus recommencer... et je recommence. Cette ambivalence est épuisante. Elle est dangereuse ; les enfants sont désorientés, ils passent de la liberté au travail traditionnel qui est silence, leçons plus ou moins « actives » et discipline par contrainte extérieure, si légère soit-elle ; ils risquent de ne plus « marcher » pour le texte libre s'ils conservent pour le maître la plus petite crainte, ou s'ils savent que le maître, après cette heure de libération, reprendra son rôle de maître traditionnel, si amélioré soit-il.

Et le milieu ?

Les collègues ? Dans ma circonscription, il n'y a pas un maître qui ne soit traditionnel, du moins à ma connaissance : les instituteurs de mon école ne sont pas hostiles à la petite « amélioration » que je tente d'apporter à mon travail, mais pas un n'a manifesté le désir de se documenter. Bien sûr, je ne reproche rien à personne, mais je crois que la présence et l'amitié d'un ou plusieurs compagnons de travail avec qui on peut comparer les méthodes, sur qui on peut compter, de qui on peut apprendre, est un stimulant et un encouragement. Et quand c'est toute l'école qui travaille selon les techniques Freinet (comme c'est le cas à l'école Louis Blanc, je suppose) il semble qu'on ait atteint une sorte d'idéal.

Je m'excuse de m'étendre ainsi sur mes problèmes personnels qui sont ceux d'un de ces médiocres, de ces derniers dont parle l'auteur de l'article « *Ces sacrées écoles de ville* » dans *L'Éducateur* du 20 nov., qui n'ont pas encore quitté leur moyen âge, mais aperçoivent leur Renaissance.

*Un camarade parisien nous écrit :*

*« Je note l'étonnement douloureux des copains de province visitant les tristes écoles-casernes de Paris, où les gosses marchent au sifflet et mettent « les mains sur la tête. » Ils ne savaient pas que la Ville Lumière était en retard d'un demi-siècle sur les « pequenots ». Ils l'apprennent.*

*Et ne croyez-vous pas qu'il serait temps de mener cette grande enquête sur la Discipline à l'École en l'an 1955, enquête réelle et véridique que nous reculons toujours de crainte d'indisposer les collègues qui, dans l'impossibilité technique où ils se trouvent, s'en vont encore en voiture à âne à l'époque des Arondes. Nous leur ferions simplement remarquer que leur voiture à âne est démodée et qu'ils pourraient trouver mieux.*

C. F.